

---

Katrina Daly THOMPSON. — *Popobawa. Tanzanian Talk, Global Misreadings*

Marie-Aude Fouéré

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/29507>  
ISSN : 1777-5353

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 mars 2020  
Pagination : 214-215  
ISBN : 978-2-7132-2827-8  
ISSN : 0008-0055

**Référence électronique**

Marie-Aude Fouéré, « Katrina Daly THOMPSON. — *Popobawa. Tanzanian Talk, Global Misreadings* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 237 | 2020, mis en ligne le 15 mars 2020, consulté le 07 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/29507>

---

Ce document a été généré automatiquement le 7 mars 2020.

© Cahiers d'Études africaines

---

# Katrina Daly THOMPSON. — *Popobawa. Tanzanian Talk, Global Misreadings*

Marie-Aude Fouéré

---

## RÉFÉRENCE

Katrina Daly THOMPSON. — *Popobawa. Tanzanian Talk, Global Misreadings*. Bloomington, Indiana University Press, 2017, 226 p., bibl., index.

- 1 En Tanzanie, principalement sur la côte swahili et dans l'archipel de Zanzibar, Popobawa est le nom d'une créature surnaturelle dont on parle beaucoup mais que l'on rencontre peu, voire jamais. Selon les récits, Popobawa peut prendre des formes différentes, mais il est généralement décrit comme un être masculin de très grande taille avec des ailes de chauve-souris. La rumeur place surtout l'emphasis sur son énorme pénis. Sachant que Popobawa s'introduit de nuit dans les maisons pour violer les hommes (et parfois les femmes, mais bien moins fréquemment), la taille de son sexe alimente la crainte d'attaques sexuelles par sodomie — une pratique que les conventions sociales et religieuses condamnent. Pour enquêter sur cette légende urbaine, Katrina Daly Thompson, professeure en African Cultural Studies à l'Université de Wisconsin-Madison, recourt à une approche pragmatique et conversationnelle des actes de langage issue de l'anthropologie linguistique américaine pour étudier Popobawa comme une ressource langagière que les individus mobilisent pour parler de désir, de sexualité, de mariage, de genre et de religion. Ce faisant, il ne s'agit pas pour elle de remonter aux origines de cette légende et tenter de comprendre comment et pourquoi elle est née, ni de décrire les phénomènes physiques réellement vécus pendant le sommeil (par exemple en comparant les effets des attaques de Popobawa avec les expériences de paralysie du sommeil, bien connues des sciences neurologiques). Il s'agit encore moins d'étudier l'enracinement (ou l'absence) de la croyance individuelle et sociale en Popobawa ou de déterminer ce que serait sa signification ultime et véritable dans la société swahili. L'objectif de l'auteure est plutôt de montrer que les discussions à propos de Popobawa sont des occasions et des

manières de débattre, de soi à soi ou avec les autres, des normes sociales qui régissent les rapports de genre, soit pour les valider, soit pour les critiquer. En d'autres termes, dans la société swahili, parler de Popobawa, c'est contourner ou franchement transgresser le principe de silence qui régit la parole sur la sexualité — surtout sur l'homosexualité masculine et sur le plaisir féminin — et émettre une évaluation morale à son propos. Avec d'autres figures surnaturelles, comme les *masheitani*, les *pepo* ou les *jini* (des esprits bienveillants ou malveillants qui peuplent le monde des croyances swahili), Popobawa est un outil langagier permettant de parler de façon indirecte (*indirect speech*) de ce dont on ne peut parler de façon directe. Il est donc moins un être qu'un concept à usage variable dont la signification n'existe pas en soi mais uniquement en situation d'interlocution. On peut même pousser l'analyse en affirmant, pour citer l'auteure, que Popobawa n'existe qu'en tant que produit du discours : « It is through talk and texts that Popobawa is created » (p. 5).

- 2 Au fil des huit chapitres qui composent cet ouvrage, K. D. Thompson soumet au lecteur différents avis de Tanzaniens sur cette créature surnaturelle — allant des plus sceptiques au plus convaincus — et différentes situations sociales où Popobawa a été mobilisé comme ressource langagière dans le but de donner à voir les usages sociaux qui en sont faits, toujours situés. L'auteure combine ces sources orales collectées de première main avec des sources écrites diverses, comme des articles de presse sur une vague d'attaques nocturnes en 1995, des récits retranscrits racontés par des Zanzibarites à des anthropologues, un recueil publié d'histoires et de plaisanteries sur Popobawa, et de rares articles universitaires. Le croisement de ces matériaux permet à l'auteure de développer une critique argumentée d'analyses universitaires antérieures, comme celles de David Parkin ou de Martin Walsh, deux anthropologues spécialistes du monde swahili, qui ont proposé des lectures uniquement politiques de Popobawa. Selon l'auteure, les sources donnent accès aux usages sociaux ordinaires de cette rumeur, bien plus riches et diversifiés que les analyses qui se contentent de renvoyer les attaques de la créature surnaturelle aux craintes suscitées par la réintroduction du multipartisme en 1995 ou par le renforcement des pratiques de prédation des gouvernants. Si l'auteure est convaincante sur ce point, il n'en reste pas moins que les sources dont elle use pour étudier les usages sociaux ordinaires de Popobawa sont décevantes, reposant uniquement sur quelques entretiens utilisés et réutilisés d'un chapitre à un autre ; de même, elle n'a participé à aucune des situations sociales décrites au cours desquelles la rumeur a été mise à contribution, analysant uniquement les récits qui en sont faits par ses informateurs ou par les informateurs d'autres anthropologues, comme les histoires de ladite Jamila recueillies par Martin Walsh. La collection d'entretiens utilisés comme sources de première main révèle de fait l'absence d'une immersion longue sur le terrain zanzibarite et, parfois, un manque de familiarité avec le contexte d'étude qui conduit à des étonnements naïfs, tel celui concernant la récitation du Coran dans le traitement prophylactique et thérapeutique (p. 56). L'ouvrage n'en reste pas moins habile, original aussi bien au plan de la thématique — peu étudiée jusqu'à présent, comme en témoigne le *corpus* réduit de l'auteure — qu'au plan de l'approche adoptée et en raison d'une écriture relevée qui tient compte de la construction dialogique de l'information en situation d'entretien. L'auteure insiste à maintes reprises sur la nécessité de mener une anthropologie polyphonique, dialogique et féministe, c'est-à-dire, selon ses termes, qui « denies hierarchical constructs that place the scholar above her "subjects" » (p. 21). S'il nous semble que recourir à des théoriciens comme Mikhail Bakhtine, John L. Austin ou

Richard Bauman pour expliquer une rumeur place malgré elle l’auteure « au-dessus de ses sujets » — qui, eux, ne construisent pas leurs interprétations de Popobawa, encore moins les usages qu’ils en font, sur des théories du discours —, les efforts pour rendre compte d’une multiplicité d’opinions sur Popobawa et de perspectives critiques émiques sont réels. L’auteure singularise aussi avec pertinence les usages de la figure de Popobawa chez les hommes zanzibarites ayant des relations sexuelles avec d’autres hommes (chapitre 5) et chez les femmes zanzibarites (chapitre 6). Elle cherche enfin à rendre compte du fait que Popobawa ne peut se comprendre simplement à l’échelle de la société swahili. Non seulement la légende se ressource aux images cinématographiques internationalisées, telles celles du héros Batman (chapitre 7), mais elle alimente les imaginaires globalisés du surnaturel (chapitre 8).